



CULTURE

Marcus Malte: un Prix Femina surprenant

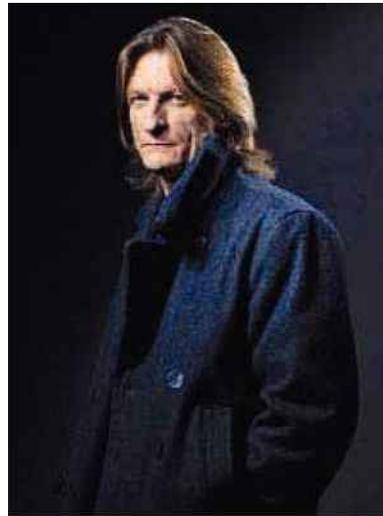
PRIX LITTÉRAIRE Les dames du Femina couronnent un mauvais garçon...

ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@lefigaro.fr

Les dames du Femina, qui ouvrent cette année la saison des prix littéraires, ont eu le courage de distinguer le roman d'un auteur que la critique littéraire et les autres jurys n'avaient pas remarqué. *Le Garçon* de Marcus Malte (qui l'a emporté par sept voix contre trois face à Nathacha Appanah) est une fresque touffue de 550 pages. Le roman brasse toute la grande histoire de 1908 à 1938, en racontant l'itinéraire d'un jeune homme mutique qui n'a pas de nom. Le livre s'ouvre sous une lumière crépusculaire. Le héros, âgé de 14 ans, transporte sur son dos décharné sa mère mourante. L'agonie dure une quarantaine de pages, après quoi le garçon brûle le corps maternel. Cette espèce d'enfant sauvage va devoir partir seul à l'assaut du monde: «*Ce qu'il va gravir maintenant n'est rien de moins que la montagne de la civilisation.*»

Oppositions paroxystiques

Ce roman brasse une foule de grands thèmes, la vie, la mort, l'amour, la guerre, la folie humaine. Le texte est frémissant d'une espèce de sacré naturaliste. L'auteur aime les allusions, les allégories, les énumérations, les oppositions paroxystiques et les sentences: «*Regarde fiston, parce qu'un jour tu ne verras plus. Écoute, parce que tu n'entendras plus. Sens, touche, goûte, étreins, respire. Qu'au moins tu puisses affirmer, le moment venu, que cette vie qu'on te retire, tu l'as vécue.*» Marcus Malte, 48 ans, publié par un petit éditeur de renom, *Zulma*, a déjà ses aficionados. Auteur d'une œuvre prolixe, romans noirs, nouvelles, livres pour la jeunesse, il avait reçu le



JOEL SAGE / AFP

Marcus Malte l'a emporté par sept voix contre trois face à Nathacha Appanah.

Grand Prix des lectrices de *Elle* en 2008 pour *Garden of love*.

Le prix Femina essai a été remis à Ghislaine Dunant pour sa très bonne biographie, légèrement romancée, de Charlotte Delbo, grande résistante et témoin des camps de la mort, publiée par les Éditions de Minuit (*Charlotte Delbo, la vie retrouvée*, Grasset). Le prix Femina étranger a été attribué à un roman de l'écrivain Rabih Alameddine, *Les Vies de papier* (Les Escales) dont l'héroïne est une vieille Libanaise fantaisiste et irrévérencieuse, passionnée de littérature.

En même temps que le jury Femina proclamait le nom de son lauréat, les jurés Goncourt dévoilaient ceux des quatre auteurs qui restent en lice pour leur prix qui sera remis le 3 novembre: Catherine Cusset (*L'autre qu'on adorait*, Gallimard), Gaël Faye (*Petit Pays*, Grasset), Régis Jauffret (*Cannibales*, Seuil), Leïla Slimani (*Chanson douce*, Gallimard). ■

Le Monde.fr

Yann Plougastel, 26 octobre 2016

Marcus Malte est un taiseux, un homme du Sud qui se serait bien vu footballeur et s'est retrouvé projectionniste dans un cinéma de La Seyne-sur-Mer (Var), où ce quinquagénaire à la carrure de pilier de rugby vit toujours. Après avoir tâté de la musique comme pianiste dans une formation de jazz, il a transposé son sens du swing, du silence et du staccato dans des romans qui ont d'abord relevé du noir. *Carnage, constellation* (Fleuve noir, 1998), *Garden of Love* (Zulma, 2007), *Les Harmoniques* (Gallimard, 2011). Sombres mais d'une belle musicalité, ces premières fictions doivent se lire comme d'éblouissantes variations sur les guerres d'aujourd'hui, les destins individuels pris dans les rouages de l'histoire, sur le jazz comme art de l'improvisation...

Plus ambitieux et d'une autre facture, puisque se déroulant avant, pendant et après la première guerre mondiale, *Le Garçon*, qui vient de recevoir le prix Femina, raconte la vie d'un enfant sauvage, muet, à l'identité inconnue, propulsé malgré lui dans les événements du début du XXe siècle. En lisant ce très beau livre, on pense bien évidemment au film de François Truffaut, *L'Enfant sauvage* (1970), mais aussi aux fresques de Michel Tournier, *Le Roi des aulnes*, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (Gallimard, 1970, 1989). Le garçon va d'abord se méfier des hommes et de leur civilisation puis, adopté par une famille bourgeoise et cultivée, il apprend la musique, découvre la sensualité – ce qui nous vaut de magnifiques scènes d'amour et des citations fort explicites d'un ouvrage pornographique d'Alfred de Musset, *Gamiani ou Deux nuits d'excès*, paru en 1833. Mais la guerre ramènera le garçon à sa sauvagerie et justifiera toutes ses craintes initiales vis-à-vis des hommes...

Pourquoi avoir quitté les rivages du roman noir type « Garden of Love » ou « Les Harmoniques », qui vous ont valu une reconnaissance certaine en tant qu'écrivain ?

Marcus Malte : la première chose que je suis tenté de répondre, c'est : et pourquoi pas ? En réalité, j'ai déjà écrit des textes qui n'appartenaient pas au genre roman noir. Et puis je ne me suis jamais vraiment senti concerné par cette histoire de classification. J'essaie d'écrire ce que j'ai envie d'écrire, selon les époques de ma vie. Ces prétendus genres littéraires, ces étiquettes, ce sont des frontières qu'à mon avis il ne serait pas mauvais d'abolir, ne serait-ce que parce que certains lecteurs hésitent à les franchir ou s'y refusent carrément. Comme toutes les frontières, elles freinent, elles bloquent (lirait-on autant et de la même façon *Crime et châtiment* s'il paraissait dans une collection de polars ? Et pourtant...). La littérature est vaste, immense, elle est riche, pourquoi devrais-je me circonscrire à un seul domaine ? Aussi bien en tant que lecteur qu'en tant qu'auteur, j'ai envie d'en explorer les voies nombreuses et variées. C'est peut-être la seule vraie liberté que je possède, alors j'en profite.

D'où est venue l'idée du « Garçon » ?

Précisément de l'envie d'écrire quelque chose de neuf, d'utiliser un autre registre de langue. Car, davantage qu'une idée ou un sujet, c'est d'abord un son qui m'attire et qui est à l'origine de chaque roman. Son et rythme, autrement dit : musique. « *De la musique avant toute chose* », comme le dit Verlaine. Chaque texte a sa propre tonalité, son propre tempo, sans lesquels je ne peux pas me lancer. J'ai besoin de ça. Je crois, bizarrement, que chez moi c'est la forme qui engendre le fond. J'essaie ensuite de faire en sorte qu'ils s'harmonisent au mieux.

Pourquoi l'avoir situé entre 1908 et 1938, période plus que tourmentée du XXe siècle ?

Premièrement, situer le roman à cette époque me permettait de me frotter à un autre type de langage, de vocabulaire. Je tenais, par exemple, à ce qu'aucun des termes employés, aucune des expressions, ne soit postérieur aux années pendant lesquelles se déroule l'action. Deuxièmement, cette plongée dans le passé était pour moi une manière d'exotisme (temporel) dont j'avais envie. J'ai beaucoup décrit le monde contemporain. Est venu un moment où il me pesait un peu trop. D'où le besoin de m'en éloigner, de prendre un bol d'air, en somme, pour respirer mieux.

Troisièmement, cette période était justement assez riche en événements et tourments de toutes sortes pour qu'il puisse arriver beaucoup de choses à mon personnage. D'un point de vue romanesque, c'était aussi très tentant.

Le héros est muet et n'a pas de nom... Comme si sa seule identité résidait dans ses actes. Est-ce un clin d'œil à « L'Enfant sauvage », le film de François Truffaut ? On pense aussi, parfois, au « Roi des aulnes » de Michel Tournier...

Tournier, je n'y ai pas pensé, mais au film de Truffaut, oui, et plus généralement aux diverses histoires et légendes d'enfants sauvages, mais je m'en suis assez vite éloigné. Le garçon est avant tout un être en quête d'humanité : qu'est-ce que c'est qu'être un homme ? Comment le devient-on ? Et, au final, est-ce que ça en vaut la peine ? Le fait qu'il soit muet m'a obligé à rendre compte de ses sensations par d'autres moyens que le langage et notamment, en effet, par ses actes. Ce qui correspond mieux à sa personnalité, car les actes sont moins mensongers que la parole.

Pourquoi ce mélange d'épisodes tragiques et drôles qui donne un style très particulier à cette saga ?

La vie, c'est souvent ça : un mélange de tragique et d'absurde. De drame et de farce. J'aime les contrastes et les changements de ton, et il me semblait que je pouvais en jouer dans ce texte tout en conservant une homogénéité de l'ensemble. J'ai l'impression que ça fonctionne plutôt bien.

Le personnage d'Emma, la fille du père adoptif, est merveilleux. C'est une jeune femme cultivée, sensible, libre et indépendante. Et en même temps, elle refuse de rentrer complètement dans ce monde qu'elle n'aime pas. Elle n'est pas dupe. Même si c'est elle qui donne au héros la direction à prendre et à suivre...

Emma a une très forte personnalité. Elle a des convictions qui entraînent un certain mode de vie, et elle s'y tient vaille que vaille, sans concessions. Emma est un être entier qui assume des choix originaux et radicaux, loin d'être évidents pour une femme de son époque. C'est certainement la raison pour laquelle la fusion est si

grande, si forte, lorsqu'elle rencontre cet autre être entier qu'est le garçon.

Il y a des pages très surprenantes sur la quête érotique des deux principaux personnages. Cela me semble même être le moment où le roman bascule dans le malheur et la tragédie. Comme si un sommet de bonheur et de plaisir avait été atteint et que la chute devait suivre...

Cet aspect érotique est important. L'amour, ce n'est pas qu'un sentiment, c'est aussi (surtout ?) la chair. Le sexe, le désir, le plaisir. J'adore ces vers de La Fontaine « *Aimer sans foutre est peu de chose/Foutre sans aimer ce n'est rien.* » D'autant que le garçon et Emma découvrent ensemble et s'initient mutuellement à ces plaisirs, ce qui les rapproche encore plus. Et oui, à ce moment-là le garçon semble avoir atteint le sommet de son existence d'homme, en tout cas ce qui ressemble le plus à ce que l'on nomme « le bonheur ». Il a tout : l'amour, le plaisir, la joie, la paix. Mais que se passe-t-il, le plus souvent, lorsqu'on est au sommet ?...

Quand la guerre approche, le héros change presque d'identité. D'amant doux et merveilleux, il se mue en un tueur redoutable, habile et acharné. La guerre est-elle un paroxysme de la condition humaine ?

Face à l'amour, oui, cet autre sommet, le paroxysme contraire : la guerre. Ces deux grandes forces qui s'opposent, la force créatrice et la force destructrice. Il y a dans le roman un personnage de médecin qui défend cette thèse selon laquelle la guerre serait la véritable spécificité de l'espèce humaine, celle qui la caractérise. Seul l'homme pratique la guerre. Il n'existe aucune autre créature sur terre qui puisse s'enorgueillir de mettre autant d'intelligence, autant d'imagination, autant de talent dans la façon d'occire son prochain. Aucune qui consacre autant de temps et de moyens à la destruction de ses propres congénères. La guerre ne serait-elle pas alors, au fond, le summum de ce que l'on appelle la civilisation ?

On retrouve un peu, en filigrane, la pensée rousseauiste, l'opposition entre nature et culture. Plongé brutalement dans cet enfer, le garçon retrouve en fait son instinct « animal » de chasseur, de prédateur. C'est peut-être paradoxal, mais le plus haut degré de civilisation ferait en réalité ressurgir les plus bas, les plus primaires de nos instincts ? Question intéressante, je trouve.

Vagabond à ses débuts, le héros redevient, après la mort d'Emma, vagabond. Comme si la seule solution, c'était l'errance. Faut-il y voir un éloge de la fuite ? La seule solution serait-elle l'individualisme ?

Plus simplement, je voulais que le parcours du garçon (et celui de tout homme, je crois, en général) s'apparente à un cycle, une boucle. Ou plutôt une spirale, car on ne revient jamais exactement au même endroit. Au début il est seul, quasi sauvage, et, au terme de son existence, il se retrouve seul et quasi sauvage. Ce n'est pas une solution, c'est un fait, un constat. Je ne suis pas certain qu'il y ait une solution, et une solution à quoi, d'ailleurs ?

La musique joue un grand rôle. Est-ce une façon de côtoyer un peu le bonheur ? Lorsque Emma meurt, le héros joue du piano en massacrant une à une les touches de l'instrument...

Oui, de la musique avant toute chose. Avant même le verbe. C'est peut-être le seul art vraiment ancestral et universel. Tous les hommes, depuis des millénaires, quels

que soient leur pays et leurs conditions de vie, peuvent être touchés par la musique. Cela relève presque, à mon sens, de la magie. Un mystère. Qu'est-ce qui fait que cet assemblage de sons et de rythmes puisse produire un tel effet sur nous ? A mon très modeste niveau, c'est cette même émotion que j'essaie de créer en assemblant non pas des notes, mais des mots.

Face aux grands événements historiques (guerre, crise économique, etc.), le héros semble plus spectateur qu'acteur. Ensuite, il se trouve embringué malgré lui. Est-ce à dire que l'on ne peut être que victime, à notre petite échelle ?

Il est certain que la vie, pour la plupart d'entre nous, ressemble tout de même à un énorme rouleau compresseur. On est emporté, laminé. On subit. Et ceci sans même, la plupart du temps, tenter de se révolter. « C'est comme ça »... se dit-on en soupirant, avec le sentiment que l'on n'y peut rien changer. Et c'est exactement, je pense, la conclusion à laquelle ceux qui nous imposent cette existence souhaitent que nous arrivions. Seul dans notre coin, il est à peu près certain en effet que nous ne pourrions rien changer. Mais si tous les gars du monde voulaient se donner la main...



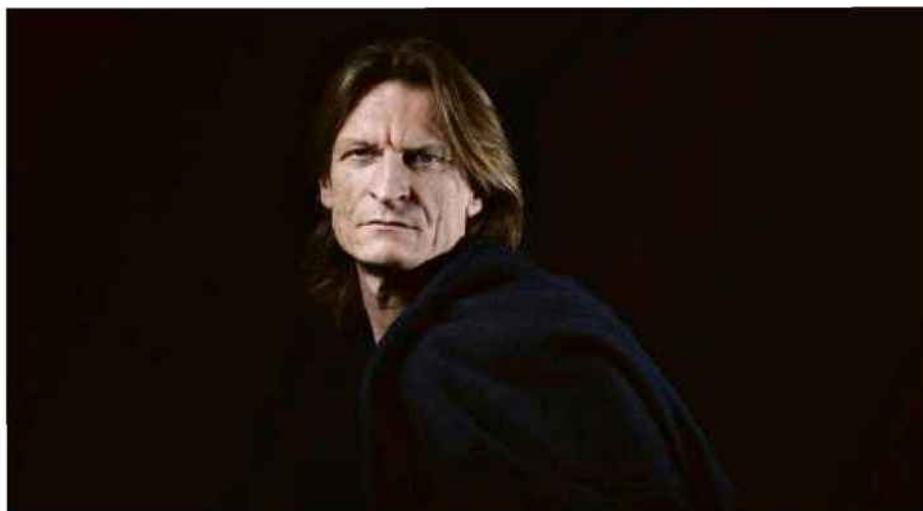
ÉDITOS/

Prix littéraires: Femina et Goncourt en toute latitude

Par
CLAIRE DEVARRIEUX
Cheffe du service Livres
[@CDevarrieux](#)

Faut-il récompenser une œuvre, ou bien saluer les débuts d'un écrivain prometteur? Dans la dernière sélection des Goncourt, annoncée mardi en même temps que le prix Femina décerné à Marcus Malte (né en 1967), les deux cas de figure se présentent. Catherine Cusset (née en 1963) et Régis Jauffret (né en 1955) sont des romanciers de talent et d'expérience. La première concourt avec l'histoire d'un ami suicidé, *l'Autre qu'on adorait* (Gallimard), le second avec un roman épistolaire sardonique, *Cannibales* (Seuil), la correspondance d'une femme avec la mère de son ex.

L'autre duo sélectionné est composé d'auteurs également talentueux, mais nouveaux dans la profession. Leïla Slimani, née en 1981 au Maroc, s'impose avec un second roman, *Chanson douce* (Gallimard), le récit tranquillement glaçant d'une nounou assassine. Gaël Faye, jeune rappeur né en 1982 au Brurundi, a fait sensation, cette rentrée, avec *Petit Pays* (Grasset): le souvenir du paradis perdu, la guerre à hauteur d'enfant. Prix du roman Fnac, c'est un livre qui a remporté un succès éclatant, public et critique. Ce ne serait pas la première fois que le prix Goncourt récompense un premier roman. Résultat le 3 novembre. D'ici là, les jurés se demanderont, comme chaque année, s'il convient de braquer les projecteurs sur un livre dont les ventes ont été injustement paresseuses, ou de faire rejaillir sur le prix lui-même un peu de la lumière qui met



Marcus Malte, lauréat du prix Femina pour *le Garçon*. PHOTO JOËL SAGET. AFP

en valeur, depuis la fin du mois d'août, les jeunes et séduisants Gaël Faye et Leïla Slimani. Remarquons, avec la sélection Goncourt, la présence des seules grandes marques éditoriales, quand on croyait passé de mode, voire révolu, le système «Galligrasseuil».

De son côté, le prix Femina a préféré un petit éditeur, *Zulma*, à Gallimard (représenté par *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah). Il est vrai que Zulma, maison dirigée par Laure Leroy, n'en est pas à sa première récompense (Jean-Marie Blas de Roblès a eu le Médicis en 2008 pour *Là où les tigres sont chez eux*). *Le Garçon*, de Marcus Malte (*lire Libération du 22 octobre*), est l'épopée d'un enfant sauvage: il fait l'apprentissage de la civilisation à un moment, la Première Guerre mondiale, où la condition humaine se révèle sous son pire visage.

Le «Femina étranger» revient à Rabih Alameddine pour *les Vies de papier* (Les Escales), traduit par Nicolas Richard, par cinq voix contre quatre pour Petina Gappah (*le Livre de Memory*, Lattès): une Libanaise de 72 ans brûle chaque année une bougie à la mémoire de Walter Benjamin, avant de commencer à traduire en arabe un grand auteur de la littérature mondiale. L'auteur, Alameddine, qui vit entre Beyrouth et la Californie, est également peintre. Il est né en 1959 en Jordanie de parents libanais.

Enfin, le «Femina essai» récompense Ghislaine Dunant (*lire Libération du 20 octobre*) et sa monumentale biographie littéraire, *Charlotte Delbo* (Grasset, dans la collection de Martine Saada). En somme, grands éditeurs ou labels discrets, peu importe du moment que les jurys font preuve de goût. ◆



Epopée sauvage Marcus Malte initie un jeune garçon à l'amour, la guerre et la folie au début du XX^e siècle

Par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

De ce roman on sort époustoufflé. *Le Garçon* est une fresque historique autant qu'une fulgurante histoire d'amour, un parcours initiatique autant qu'une charge implacable contre la boucherie de la guerre qui envoie à la mort des hommes qui ne savent plus pourquoi ils se battent et s'entretuent. Marcus Malte est décidément un auteur étonnant, oscillant entre poésie, roman noir et épopée, il a l'art de surprendre et c'est un délice pour le lecteur.

«Un autre type de langage»

«*Le garçon*» traverse les quelque 500 pages et les trente années (1908-1938) balayées par ce livre avec la seule force de sa rage de vivre et d'apprendre. Intrépide, sensible, il est l'humanité à lui seul. Le roman s'ouvre sur une scène d'un autre âge. Une silhouette à deux têtes avance sur la lande, lentement, pesamment. «*On devine, on sent qu'il y a dans cette démarche quelque chose qui tient à la fois du désespoir et de l'obstination*», écrit Malte. A y regarder de plus près, deux êtres composent cet effrayant attelage : un adolescent, la peau sur les os, vêtu d'oripeaux. «*Il va sans chaussures, les plantes de ses pieds ont la texture de l'écorce. [...] Il est en nage, il luit, émergeant tout juste, dirait-on, de l'océan originel.*» Ce n'est pas qu'une image. Sur son dos courbé repose «*un poids presque mort*», une femme que la vie abandonne, sa mère. Sa mère qui n'a qu'un mot à la bouche : «*Mer, mer...*» Son dernier regard, elle veut le poser sur l'immensité bleue. A la seconde où elle meurt, le lecteur est rempli d'effroi : que va devenir cet enfant sauvage qui n'a même pas conscience du lien qui le rattache au seul être qu'il ait jamais approché ? On imagine un destin de bête sauvage. Ce sera celui d'un héros.

A partir de là, le bonheur commence. Celui du lecteur mais aussi celui du garçon, qui va connaître tout ce qu'une vie réserve de surprises heureuses et malheureuses, l'amour fou, l'amitié, la solitude, l'aventure, l'art, la mort. C'est haletant, trépidant, épique. Pas étonnant que le grand prix de l'Académie française ait couché ce livre sur sa première sélection ; il n'y figure malheu-

reusement plus, mais reste en lice pour le prix Femina.

«*J'avais envie d'écrire autre chose. Me transporter cent ans en arrière m'obligeait à utiliser un autre type de langage*, raconte Malte. *J'ai fait attention à ne pas utiliser de mots postérieurs au début du XX^e siècle.*» Comme à son habitude, l'auteur de *Garden of Love* (2007) et des *Harmoniques* (2011) écrit à l'oreille, privilégiant la sonorité. Ses mots roulent et ses phrases chantent, qu'elles décrivent la passion ou la mort.

Le garçon va tour à tour interpréter le Ravi dans une crèche vivante, puis mener une vie de saltimbanque, battant la campagne dans la roulotte de Brabek, l'ogre des Carpates, pour enfin être adopté par le vieux Gustave qui en fera son fils puis son quasi-gendre. «*J'ai voulu raconter l'histoire d'un garçon qui va chercher à devenir un homme*, explique Marcus Malte. *Qu'est-ce au fond qu'être un homme, s'intégrer dans une société civilisée ?*» Le garçon ne connaît rien à la vie en société, mais il ne demande qu'à apprendre surtout si sa maîtresse a les traits de la jeune et virevoltante Emma, la fille de Gustave. Sous le nom de Félix, le garçon va vivre avec elle ses années les plus folles et les plus douces, accédant aux moindres désirs de la jeune femme, même et surtout quand ils sont dictés par le marquis de Sade. «*Elle dit des choses comme Prends-moi. Ecarte-moi. Fends-moi. Transperce-moi. Mange-moi. Inonde-moi. Et il prend et fend et mange, et il en rajoute à sa guise sans qu'elle le lui demande.*» Mais sur tout bonheur le malheur plane. Le 1^{er} août 1914, alors que les amants reposent sous un saule, «*vides et gorgés, repus d'eux-mêmes*», les cloches, au loin, sonnent à la volée. La guerre.

Gustave veut s'enrôler mais son offre est retoquée. Trop vieux. Le garçon, lui, est la chair à canon idéale, bien dense et bien ferme. Il est prêt à tout donner : sa jeunesse, son énergie, ses rêves, sa vie. Marcus Malte ne nous épargne rien des horreurs de la guerre de 1914-1918. Ni les tranchées, ni la boue, ni les regards hagards, ni les corps enchevêtrés, disloqués. Il a beaucoup lu sur cette époque, notamment Blaise Cendrars qui apparaît sous les traits d'un caporal dont le bras est arraché par un obus.



Marcus Malte a déjà publié une dizaine de

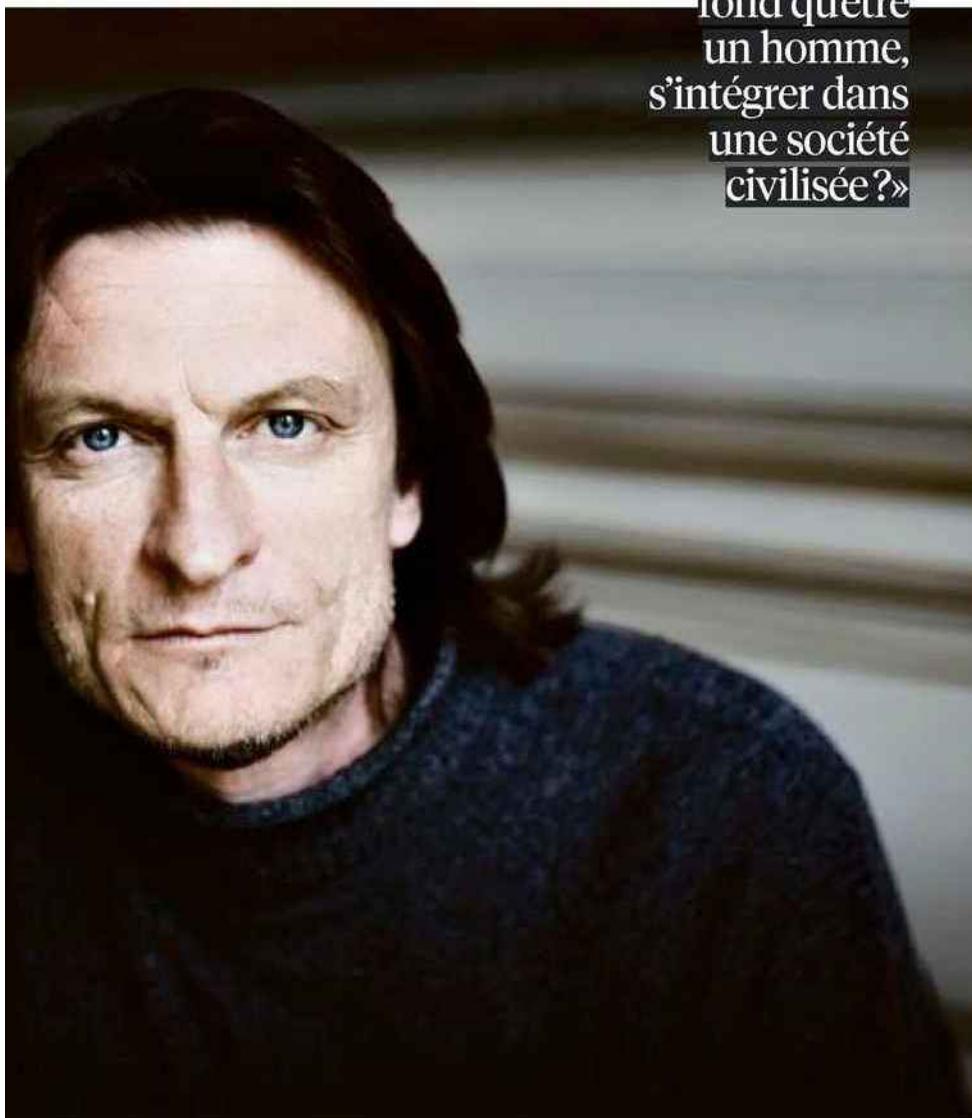
«*Le garçon a déjà atteint ce sommet de l'humanité que constituent l'amour et l'art, il va affronter cet autre sommet qu'est la guerre. Seule l'espèce humaine peut mettre autant de temps, d'énergie, de talent à tuer son prochain. Le garçon qui, au début du roman, est plus proche du règne animal, va se dire que, finalement, cette société dite civilisée ne présente guère d'intérêt si elle est capable d'engendrer une monstruosité comme la guerre*», dit Malte.

A l'état originel, animal

Certains chapitres sont sidérants. Ainsi celui qui, sur quatre pages, déroule les



«Qu'est-ce au
fond qu'être
un homme,
s'intégrer dans
une société
civilisée?»



romans, dont *Garden of love*, en 2007. PHOTO MELANIA AVANZATO OPALE LEEMAGE

liens du sang qui unissent les différentes familles régnant alors en Europe. «C'est donc une affaire de famille. On lave son linge sale : dix-neuf millions de morts. Et l'on se demande encore de quoi est venu se mêler Poincaré!» Ou cet autre qui, sur douze pages, enchaîne les noms, dates, lieux de naissance et de mort des légionnaires du 2^e régiment de marche du 1^{er} étranger. Beaucoup sont d'ailleurs. Ils ont été accueillis par la France et ils ont donné leur vie pour la défendre.

Le garçon va finir par retourner à l'état originel, animal. «En quelques semaines, ce n'est pas un nom qu'il se fait,

mais plusieurs. Au sein de la section, on l'appelle l'Ombre. On l'appelle le Sioux. Ross le Canadien l'appelle le Lynx. Wayne le cow-boy l'appelle Wolf. Quel que soit le surnom qu'on lui donne il est prononcé avec une certaine dose de respect dans la voix. Voire d'admiration. [...] Ils ont vu le garçon à l'œuvre, ils savent ce qu'il vaut. Il tue.»

Le garçon va se dépouiller de ses oripeaux d'être civilisé, d'être tout court, quitter l'humanité qu'il a eu tant de mal à atteindre. ◀

MARCUS MALTE LE GARÇON
Zulma, 534 pp., 23,50 €.



CRITIQUES

ROMAN

Malte, prix Femina

LE GARÇON, PAR MARCUS MALTE,
ZULMA, 536 P., 23,50 EUROS.

★★★★ On connaît surtout Marcus Malte (*photo*) pour ses romans noirs. Mais « le Garçon », stupéfiant itinéraire d'un innocent, nous rappelle l'étendue de sa palette et la profondeur de son champ de vision. C'est un récit fleuve, métaphysique, qui monte en puissance au fil des pages. Il se déroule de 1908 à 1938. Son héros n'a pas de nom, il n'a pas de voix non plus. Sorte d'enfant sauvage, il a été élevé par sa mère dans un cabanon planté dans un coin aride



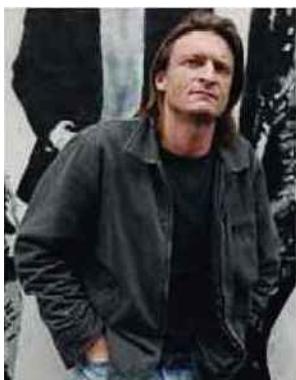
du sud de la France. A la mort de la vieille femme, il se met en chemin et marche sans s'arrêter. Au fil de ses rencontres, au sein d'un hameau où il est l'étranger, le romanichel, il prend conscience de son appartenance à cette espèce indéfinissable, l'humanité. Parmi les curieux spécimens qu'elle recèle, un lutteur de foire, sorte d'ogre des Carpates appelé Brabek, lui raconte son histoire et l'intègre à sa tournée. Peu à peu, la conscience du garçon émerge des eaux dormantes où elle végétait. Il découvrira même l'amour sous les traits de la lumineuse Emma. Hélas, la guerre lui révèle bientôt l'autre aspect de la condition humaine. Ode à une âme pure, ce roman-monde, à la fois tenu et lyrique, est un pur joyau littéraire.

CLAIRE JULLIARD



Les 20 livres clés

Itinéraire d'un enfant perdu



MARCUS MALTE

Les rencontres inattendues d'un jeune homme qui, après la mort de sa mère, part découvrir le monde.

L N'EST D'ABORD QU'UNE SILHOUETTE, avançant courbée telle une tortue géante. Quand on le distingue mieux, on voit un jeune homme portant le corps de sa mère sur son dos. Elle va mourir sans lui léguer autre chose qu'un semblant d'amour. Son éducation est inexistante, sa solitude totale. Il ne parle pas et n'a pas de nom. Marcus Malte commence sa traversée du siècle en 1908 avec son héros silencieux. Elle s'achèvera trente ans plus tard, dans le même dénuement qu'aux premières pages de cette épopée vertigineuse. Entre-temps, *Le Garçon* aura croisé un ogre bienveillant, une musicienne attentive, l'amour, la guerre, le bain et ce qu'on appelle la civilisation. Le héros mutique reste un instinctif, ballotté par les rencontres et les événements, la petite et la grande histoire.

Délaissant le roman noir, de *Garden of Love* aux *Harmoniques*, Marcus Malte a du culot et une ambition bien placée. Son écriture ne cesse de changer selon les circonstances du roman, tantôt poétique et roulante, tantôt âpre et violente. L'auteur ouvre mille pistes et ne les referme jamais pour nous parler des chaos du monde et de son humanité effrayante. Il n'y a pas de message dans ce grand livre plein de sauvagerie et de tendresse, plutôt le regard d'un écrivain sur une société où les hommes seuls n'ont d'autre issue que de regarder le ciel en face et mourir sans avoir compris le sens de la vie.

Christine Ferniot



★★★
Le Garçon par
Marcus Malte,
544 p., Zulma,
23,50 €

1908. Dans un coin perdu près de l'étang de Berre, le garçon se retrouve orphelin. Avant de mourir, la mère, son unique lien au monde, lui a ordonné de brûler son corps et ses biens. Voilà l'adolescent sauvage, mutique, grand ignorant, n'ayant croisé qu'une poignée d'humains au gré de son existence, jeté sur les routes et dans la vie. Le garçon n'est encore qu'une petite bête, craintif, affamé, libre. Il se camoufle, chaparde sa nourriture, observe de loin les hommes, tente de percer le mystère de leurs comportements. Il sera bientôt intégré dans une communauté où il apprendra les rudiments d'une humanité rurale, austère, superstitieuse, avant d'être brutalement congédié. Son voyage le mènera aux côtés d'un géant venu de l'Est, lutteur légendaire dont les poings ont abattu des adversaires jusqu'en Amérique. Sa trajectoire rencontrera celle d'un notable qui fera de l'orphelin son fils. Nous le suivons dans un appartement cosu de la capitale, entre les bras d'une pucelle assoiffée de plaisir, dans les librairies licencieuses, aux portes d'un enfer de délices. Il sera jeté dans la boue des tranchées de la Première Guerre mondiale, poilu vengeur. Sa course ira jusqu'au bout du monde. Étonnant voyage initiatique au gré duquel nature et culture rivalisent de dureté stérile : « *La conscience émerge peu à peu des eaux dormantes, opaques, de l'âge tendre. Elle crève la surface. Elle voit*

le jour. Mais ce qui est troublant c'est que ce jour qu'elle voit ne semble guère moins glauque que le marécage qu'elle quitte ». Chaque pas du héros dans le monde est une question posée au XXe siècle naissant, faisant de ce « conte cruel » (ainsi que Marcus Malte définit son texte) une œuvre critique sur le progrès. Par son art de la fresque sociale, ses personnages entre ombre et lumière, la générosité et l'ampleur de sa trame narrative, Malte place le roman dans une veine hugolienne. L'ombre de Jean Valjean plane toujours sur le garçon. L'hommage est élégant sans peser sur la singularité de l'auteur. On retrouve dans ce roman les phrases scandées, le flux nerveux, le regard tendre, néanmoins désenchanté, qui a fait l'essence de ses romans noirs (on pense notamment aux inclassables chefs d'œuvre *Carnage*, *constellation* ; *La Part des chiens* ; *Garden of love*, publiés à la Série Noire). Marcus Malte possède le don rare de créer une intelligente connivence avec son lecteur. Amusant, suscitant l'angoisse, horrifant les consciences, il se révèle un grand colporteur d'histoires.

LE GARÇON
Marcus Malte
éditions Zulma, 534p.,
23,50€



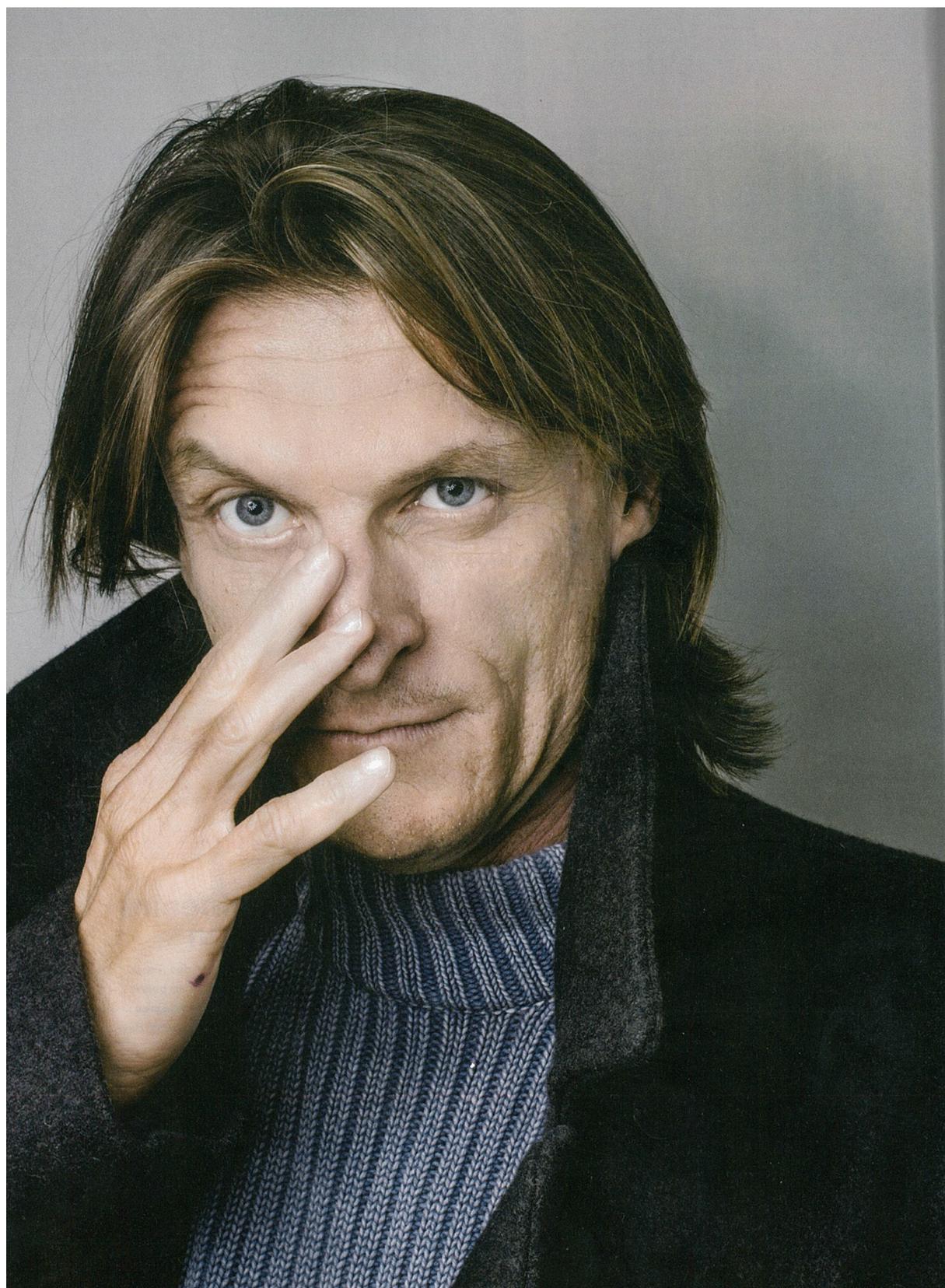
FUITE HUGOLIENNE

Le romancier **Marcus Malte**, dont on connaît les romans noirs, signe un puissant roman, *Le Garçon*. Ou le récit d'un innocent jeté dans le XX^e siècle.

PAR ÉLISE LÉPINE

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture



MÊME LES DURS ONT UN CŒUR

Prix Femina pour son splendide, *Le Garçon, Marcus Malte* est un romancier à part, dur et doux.

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI
PHOTO FRANCK FERVILLE

L n'est pas fou de joie. Ni de nous voir, ni d'être le gagnant du jour. Lorsqu'on le rencontre chez son éditrice après le Femina, Marcus Malte n'a pas l'air béat ou excité de lauréats croisés avant lui, dont un prix semblait lancer une carrière, devenait la grande étape d'une vie. « *Espérons que ça arrondisse les fins de mois* » répond-t-il avec un pragmatisme serein, lorsqu'on le félicite pour ce si beau roman, plongeant un jeune garçon dans la tourmente de la Première Guerre mondiale. Poseur ou

blasé, Malte ? Non, sur ce visage anguleux, encadré de mèches fatiguées, ce visage qui pourrait être celui d'un acteur de Blier - plutôt Dewaere que Depardieu -, ce visage où alternent un sourire joueur et une promesse de ténacité, et bien, cette phrase sonne juste. Comme à peu près tout ce que dit Marcus Malte. C'est peut-être son côté bourru, gouailleur (n'a-t-il pas écrit un roman intitulé *Le Vrai Con mallais* ?), mais cet homme fait preuve d'une méfiance évidente envers toute forme de publicité. Donc envers

moi. J'en serais presque vexé. Mais j'en suis surtout franchement intriguée. D'où vient cette réticence de Malte ? Son passé, sans doute, l'explique un peu : vingt ans d'écriture, des romans noirs dont le très abouti et salué *Garden of Love* en 2007, une poursuite d'un travail régulier et riche mais clandestin, mené dans des conditions difficiles. Malte, qui portait un patronyme plus méridional à la naissance, vit depuis toujours dans le sud. Il ne daigne pas nous dire la ville. Il nous tourne le dos le temps d'un verre d'eau, on opte pour le

« Cet homme fait preuve d'une méfiance évidente envers toute forme de publicité. Donc envers moi. »

journalisme du pauvre, Wikipédia : voici la version officielle de la vie de Malte, il serait devenu père avant d'être écrivain et aurait poursuivi de front boulot et écriture, pendant vingt ans. Il nous le confirme : il fut donc projectionniste, pianiste de rock, « enfin, c'était très amateur », puis enchaîna les petits boulots, « souvent au noir », tout en ne cessant d'écrire. Avant de tout quitter, à trente-six ans, pour se consacrer à ses romans, « j'étais complètement inconscient », souffle-t-il aujourd'hui, plus de dix ans après, et il ne s'étend pas sur ce qu'avoue de sacrifices cette phrase-là. Au contraire, il balaie, « j'ai jamais été à la rue, je suis né dans la classe moyenne, j'ai toujours fait partie de la classe moyenne. Plus ou moins moyenne selon les époques, c'est tout. » Fin de la vie de Marcus Malte. On sait seulement qu'il n'est pas tombé dans l'alcool, puisque son éditrice nous a précisé qu'il buvait peu, ce qui, pour un auteur de polars, relève de l'infirmité (amis de la noire, me pardonneriez-vous cette blague ?).

Et si ces vingt ans là ne justifiaient pas suffisamment le côté un peu dur de Malte, le côté « on ne la lui fait pas », il suffirait de lire quelques uns de ses romans précédents, comme le saisissant *Fannie et Freddie* : une jeune femme kidnappe un homme dans sa cuisine, et lui fait visiter sa maison, chambre parentale, cadavres des parents compris, pour constater, en effet, qu'on ne la lui fait pas.

La tentation de l'innocence

Mais Malte n'est pas que ça. Ce *Garçon* nous révèle une tentation forte de l'innocence. Est-ce parce qu'il est passé de la « noire » à la « blanche », du polar au roman sans meurtre (ça y est, amis polareux, vous me méprisez), mais il y a dans ce roman des instants lumineux, comme l'histoire d'amour au centre, mais aussi la puissante amitié qui lie le jeune homme au catcheur qui, dans la

première partie du livre, le recueille et l'initie à son art. Et plus largement, *Le Garçon* est un roman du premier degré : il nous réconcilie avec un romanesque premier, presque enfantin, porté par une soif de raconter qui tient plus de cinq cent pages. Bien sûr, si Malte a de l'enfance l'énergie narrative, et le goût de la sauvagerie, il ne manque pas de cruelle lucidité dans les scènes qu'il enchaîne avec maestria. Il nous fait suivre, au ras du sol, la beauté et la violence d'un début de siècle qui bascule du jour au lendemain dans la boucherie de 14-18. Ainsi cette phrase pour décrire le nœud politique de la Première Guerre mondiale, ces affaires monarchiques qui ont conduit les pays à entrer en guerre : « on lave son linge sale : dix-neuf millions de morts ».

Ce mélange de jeunesse et de dureté en fait un roman aussi balzacien qu'américain, aussi riche que biblique. On le saisit dès la première partie, précédée d'une date, 1908 : un garçon apparaît, sans prénom, portant sur le dos sa mère, dans un paysage sauvage. Enée portant Anchise ? Non, pour comprendre cette scène inaugurale et essentielle au livre, il faut aller vers quelque chose de plus simple encore, et de plus contemporain ; Huckleberry Finn avant qu'il ne rejoigne la civilisation, ou l'enfant de *La Route* de Cormac McCarthy. Nous découvrons un garçon anonyme, un être de quatorze ans qui ne sait rien du monde, mais tout de la survie dans la nature, un enfant qui ignore même que celle qu'il porte sur son dos, et qui sera bientôt morte, était sa mère : « il est en nage, il huit, émergeant tout juste, dirait-on, de l'océan originel. (...) Ses yeux sont noirs, plus noirs que le fond des âges, où palpète pourtant le souvenir de la prime étincelle. » Dans chaque phrase de Malte, on retrouve cette tentation du lyrisme ou du mythe, mais contrebalancée, et c'est là sa singularité, par une concrétude rase, coupante, longtemps exercée dans le roman noir. C'est le cœur battant sous le blouson noir. Le sourire d'enfant de cœur de Dewaere au début des *Valseuses*. Enfin, un trait rare en littérature, surtout lorsqu'il s'agit, comme dans ce roman, de retracer le destin d'un Candide dans la France semi-rurale, semi-Belle Époque de l'avant-guerre, et de l'après-guerre. Et si Malte était conscient dans ce livre de se lancer dans un projet périlleux, il s'y est lancé sans angoisse :

« Quand je commence un roman, je ne pense pas. », nous raconte-t-il, « je savais un peu que ce serait un roman d'initiation, mais quand on y réfléchit, la plupart des romans sont initiatiques, les personnages ne sont pas les mêmes au début, et à la fin. Bon, là, c'est flagrant. » Oui et non. Puisque ce garçon qui devra quitter cet état de nature dans lequel il a grandi les quatorze premières années de son existence pour rejoindre un village, puis un catcheur itinérant, une jeune femme aimée, et enfin la guerre, ne change pas

LE GARÇON
Marcus Malte
éditions Zulma, 534p.,
23,50€



réellement. Il ne cède pas au langage : jamais. Même au cours de ces pages exceptionnelles qui recréent les combats de tranchées, à la manière, mais heureusement réappropriée, d'un *Guignol's Band* : « *La terre arrose. Baptême. Geysers. Éclats d'acier. Une ombre passe, à peine un frôlement et la figure de l'homme fauchée net, proprement décalottée comme un œuf à la coque. Du nez au front le haut emporté, soufflé, il voit cette chose qui retombe derrière, sur l'autre versant de la tranchée, qui roule jusqu'au fond. Le crâne de l'homme* ». Le son et l'image : le bruit du crâne, et son vol jusqu'au narrateur. Malte a sans doute longtemps travaillé cette scène pour parvenir à ces représentations de la violence, telles qu'elles occupent la plupart de ses livres. A renouveler ce que l'on croyait définitivement peint par Céline, Barbusse et les autres, qu'il a lus. « *Oui, mais ce qui m'a le plus influencé, ce sont les témoignages des soldats écrits dans les tranchées, il y en a beaucoup. Eux, ce ne sont pas des écrivains, on sait que tout ce qu'ils décrivent est vrai.* » Malte dérive vers la tendresse lorsqu'il parle de ces hommes là, ces dix-neuf millions de morts, écrivons le plusieurs fois comme il le répète plusieurs fois. Nul doute que c'est pour eux que Malte a passé cinq ans à écrire ce livre. Pour cette foule anonyme, ces muets aux noms effacés. Pour cela qu'il établit dans le livre des listes de

morts, de la légion étrangère aussi, étrangers accueillis par la France et morts pour elle. Il m'en parle avec vigueur, comme de ce « patriotisme frelaté » qui les a envoyés aux champs de la mort, quand les décideurs, « eux, ne sont pas allés combattre ». Par « eux », il entend m'explique-t-il, les politiques de l'époque, les têtes couronnées, les aristos, « qui sont encore bien présents dans le milieu des affaires vous remarquerez... »

A l'écouter, me revient une information livrée par le souffleur Wiki : en 2012, Marcus Malte a signé un appel d'écrivains dans l'*Huma* en faveur de Jean-Luc Mélenchon. Pas de surprise, les personnages de Malte témoignent souvent d'une misère sociale, d'une vie brisée par un accident extérieur, d'entreprise, qui nous mettaient sur la voie d'un engagement comme celui-là. Malte se détend, il parle volontiers de la nécessaire redistribution des richesses, de l'absence flagrante de culpabilité des plus riches, « alors que moi je culpabilise sans cesse"...Mélenchon toujours pour 2017 ? « Bon », il sourit, mais cette fois vraiment, pas pour nous mettre à distance, plutôt avec une forme de candeur qui arrondit ses traits, « il faut reconnaître qu'il est pas le plus mauvais »... Le dur a un cœur, et il bat tout à gauche.

Julie Coutu, septembre 2016

CRITIQUE DOMAINE FRANÇAIS

La mémoire neuve

AVEC *LE GARÇON*, LE CONTE D'APPRENTISSAGE
DE MARCUS MALTE SE FAIT HISTOIRE HYPNOTIQUE.

Ln'a pas de nom. Il ne parle pas. Il ne connaît rien d'autre que cette femme, sa mère, et leur cabane, sa cour et son enclos. Un jour, la mère meurt. Livré à lui-même, dans ce monde dont il ignore tout, il va lui falloir découvrir, apprendre. Approcher les hommes, lui, l'enfant sauvage qui ne sait rien des codes en usage dans cette société dite civilisée. Les premières rencontres sont cruelles. Pourtant, il avale le monde, l'enfant qui n'en est plus un, s'y jette sans un regard en arrière : « *désormais il veut voir. Il veut savoir. Il veut connaître. Il veut se frotter à ses semblables. À compter de ce jour il ne refusera plus leur compagnie, et même il la recherchera, et cela ne changera pas jusqu'au crépuscule de sa vie où sans doute alors il aura fait le tour de ce qu'ils sont et de ce qu'il est et jugera bon de s'en détacher et où de nouveau il aspirera à la solitude qui est au final la seule certitude et l'unique vérité sur lesquelles l'homme peut se reposer.* »

Les récits de Marcus Malte ont cette mélancolie poétique qui les fait osciller entre découverte et sagesse, autour d'une réflexion plus profonde sur l'humain, l'être humain comme être à la vie. *Le Garçon* est un personnage à la fois plus petit et plus grand que nature. Petit, par son silence jamais brisé, qui en fait longtemps l'autre de l'histoire. Celui qui écoute, suit, s'adapte. Grand par sa capacité à absorber le monde. Gamin des broussailles que des chemins de hasard vont entraîner, de Paris aux tranchées de la Grande Guerre, des routes de bohémiens et des champs de foire à l'Amazone, en passant par Cayenne et son bagne : « *Il est portefaix à Paramaribo. Il est cireur de chaussures à Georgetown. Il est coupeur de canne dans les plantations du Demerara. Il est chasseur de papillons à Bartica. (...) Puis il s'enfonce à l'intérieur des terres.* ». Au gré des rencontres : Joseph l'homme-chêne et Le Gazou, Brabek l'ogre des Carpates, Gustave et Emma, le caporal. Longue sera la route pour celui qui s'appelle toujours le Gar-

çon. Un nom ? « *Même l'invisible et l'immatériel ont un nom, mais lui n'en a pas.* » Voué à passer, sans autre existence que celle de ses pas, de son cheminement, ou celle qu'on lui prête, il sera nommé néanmoins. Emma, son grand amour, qui lui offrira ses plus belles années, « *le point culminant de sa condition d'homme. Et le bonheur en sus, à son paroxysme* », l'appellera Félix en hommage à Mendelssohn, pour ses *Romances sans paroles* qui le font tomber en extase. Puis ce sera Mazeppa, soldat, fantassin, matricule. Un nom de guerre et Vive la France pour ceux qui marchent, s'enterrent, rampent.

La vie du garçon s'orchestre en trois temps. Emma, l'Avant, l'Après. Trois temps d'une valse triste illuminée par quelques années. En se jetant dans le monde, le Garçon abandonne l'enfance, sa grâce. « *Tout homme laisse un jour derrière lui son enfance. Il ne la retrouvera pas. Seuls quelques très vieux ou très fous bénéficient parfois de cette seconde chance. Les autres quand ils quittent ce monde qu'ont-ils de si précieux à emporter ?* » Malgré cette rupture, il reste une silhouette comme hors du monde, hors du temps, faite pour les longues errances, livrée à l'immédiateté des choses. Privé de voix, Marcus Malte passe tout par les sens et donne à sentir, goûter, toucher. *Le Garçon* est un récit du ressenti, de l'émotion, une réflexion sur l'homme, le rapport au temps, à l'autre, au civilisé. Comment naît-on ; comment devient-on ; comment demeure-t-on homme ? Avec ses personnages qu'un souffle arrache, le conte d'apprentissage se fait histoire hypnotique, mélange hasardeux de philosophie, de poésie, de burlesque, de tragique, pour un exil au bout du monde et de soi-même, tout de demi-tons, à la fois lyrique et comme en sourdine.

Julie Coutu

Le Garçon, de Marcus Malte
Zulma, 544 pages, 23,50 €



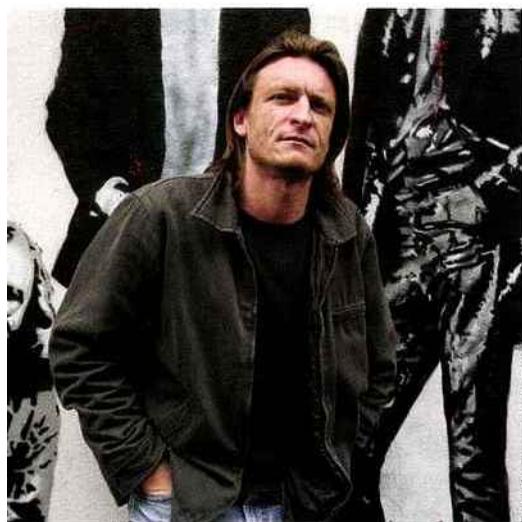
Marcus Malte

La bouche est bouclée



Dans un livre puissant et lyrique, Marcus Malte raconte le parcours initiatique d'un « enfant sauvage » mutique, de l'enfance à la guerre, du rejet à l'amour – et à l'horreur.

Par Hubert Prolongeau



RAPHAËL GAILLARDIE/FED. ZULMA

Avant *Le Garçon*, Marcus Malte a publié des ouvrages destinés à la jeunesse et des romans noirs, dont *Garden of Love* et *Les Harmoniques*.

Une fois passée l'irritation de voir les grands écrivains de genre n'accéder à la gloire académique que quand ils rentrent dans le rang (la même aventure est arrivée à Pierre Lemaitre), force est de reconnaître que *Le Garçon*, prix Femina 2016, est un des plus beaux livres de Marcus Malte. Avec ses premiers romans, tous policiers, il avait offert des livres très écrits, où un style lyrique venait éclairer des histoires souvent improbables, comme la rencontre entre un vieux truand et un jeune transsexuel, dans *Carnage*, *constellation*, ou le jeu de miroirs auquel était confronté le protagoniste principal de *Garden of Love*. L'anecdote du *Garçon* n'est pas tellement plus crédible, mais on s'en moque, car seule compte la capacité de l'auteur à la transformer en fable poétique.

Le « garçon » est un enfant sauvage, quelque part entre Kaspar Hauser et Victor de l'Aveyron. Il ne sait pas parler et vit seul avec sa mère. Le livre s'ouvre sur une scène

à la lourdeur lacanienne un rien marquée (le héros, Abel Tiffauges inversé, porte sur son dos sa mère pour aller voir la mer, mer devant laquelle elle mourra...), mais qui jette déjà les bases stylistiques du roman : phrases souvent courtes, force des images, présence de la nature, lyrisme assumé... Abandonné à lui-même, le garçon va partir à l'aventure et connaître diverses épreuves initiatiques : la première en étant recueilli par des paysans qui le chasseront après qu'un séisme dont ils le tiennent pour responsable aura détruit leur maison ; la deuxième en rencontrant un acrobate, le lutteur Brabek dit « l'Ogre des Carpates », qui préférera le suicide à la survie sur cette terre ; la troisième en cédant (seule partie un peu trop longue de ce gros roman) à celle qui l'initiera à l'amour, Emma, qui le baptisera du nom de Felix, Felix comme « heureux » en latin ; et la dernière en étant confronté à la guerre qui, fermant la boucle, le renverra au monde de son enfance. Entre-temps, il sera devenu un homme, ou du moins aura approché et parfois enflammé de son innocence cette étrange communauté à laquelle il n'aura jamais le sentiment d'appartenir.

Éloge du silence

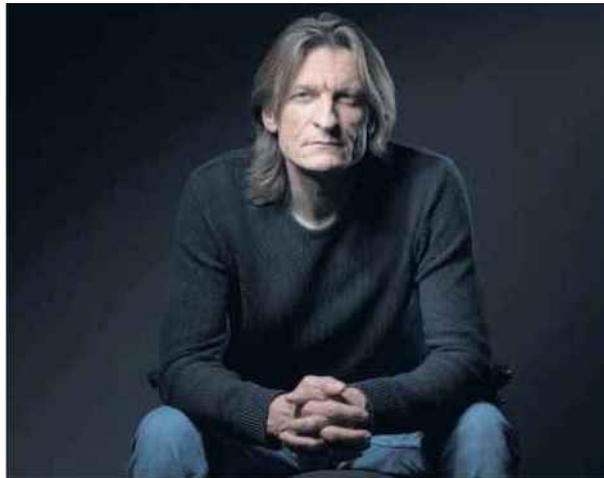
Ce parcours très symbolique est aussi fortement balisé. Première rencontre qui débouche sur l'exploitation et le rejet, initiation à la philosophie et à une forme de sagesse désespérée par Brabek, découverte de la vie et du bonheur dans les bras d'Emma, cruauté de la guerre qui viendra briser tout cela, le rejetant à l'errance et à la solitude mutique qui seront ses dernières compagnes. Tout le talent de Marcus Malte est de ne jamais laisser le récit s'embourber dans la démonstration. Par la grâce d'une langue riche et sensuelle, il fait de son roman, roman en boucle qui part de la sauvagerie pour mieux y revenir, le récit d'une (re)mise au monde. Il est aussi, lui qui n'existe que par les mots, un paradoxal éloge du silence : ce silence que le garçon opposera comme une arme aux paroles qui tenteraient de réduire sa très singulière humanité. ●

LE GARÇON, **Marcus Malte**, éd. Zulma, 544 p., 23,50 €.

Extrait

Un cœur simple

Il parle du cœur. Il dit que c'est ici qu'elle repose, la beauté. À l'intérieur. C'est ici qu'elle palpite et irradie. Il dit qu'il est toujours étonnant de découvrir sur quel immonde terreau s'épanouissent les fleurs les plus resplendissantes. Le cœur, fiston. Pas de muscle plus tendre. Une éponge. Il pourrait tout absorber. Il pourrait tout contenir. Et cependant, dit-il, ce qui est le plus étonnant encore, c'est que les hommes passent l'essentiel de leur existence à l'endurcir et à l'assécher.



MARCUS MALTE, PRIX FEMINA 2016 AVEC LE GARÇON. PHOTO JOEL SAGET/AFP

ROMAN

L'odyssée infiniment éloquente d'un être sans voix

Marcus Malte donne corps à l'intégration d'un enfant sauvage, qui finira par fuir l'ensauvagement de la société dite « civilisée »

LE GARÇON,
de Marcus Malte. Éditions Zulma,
544 pages, 23,50 euros.

Marcus Malte (48 ans) a remporté le prix Femina avec *le Garçon*. Il a obtenu sept voix contre trois pour Nathacha Appanah et son *Tropique de la violence*. Auteur de polars, féru de jazz, homme du Sud volontiers taiseux, il s'est lancé dans une œuvre épique ambitieuse qui brasse trente années de l'existence d'un héros peu ordinaire, puisqu'il s'agit – du moins au début – d'un enfant sauvage qui ne dit mot, comme n'étant pas encore né. On guette une phrase, voire un son articulé par cet être sans voix, sans identité connue, qui ne se sait même pas « issu du ventre de sa mère ». Va-nu-pieds, il erre dans les campagnes arides du sud de la France. Recueilli par des villageois, il devient homme à tout faire. Il défriche, laboure, retourne la terre. « *Sa soif d'apprendre est immense.* » Chassé du village, le voici embauché comme saltimbanque par Brabeck, surnommé « l'ogre des Carpates », sorte de Zampano français solitaire et douloureux. À la mort de l'ogre, le jeune apprenti sans langue se voit hébergé,

choyé, aimé par une famille plutôt bourgeoise qui se met en tête de lui inculquer les bonnes manières et la musique. Au sein de ce cocon, il découvre en toute innocence le désir brut avec la fille de son bienfaiteur, laquelle en redemande. C'est ensuite la boucherie de 1914-18. Le garçon combat et se tait. Un caporal sur le champ de bataille a un bras arraché (à l'instar de Blaise Cendrars, dont Marcus Malte dit s'être inspiré). Après maintes péripéties comme autant d'épreuves de passage, le garçon fuit

l'ensauvagement volontaire des hommes en société.

On est surpris par l'effet de montage dans le récit, lorsque certains brefs chapitres résument une année. 1908, par exemple, avec ses données historiques (fondation des Camelots du roi; mise en service de la ligne 4 du métro; production et consommation automobile de masse inaugurée par Ford, qui « sera récompensé, trente ans plus tard, pour son soutien spirituel et financier au III^e Reich... »), ou encore par le chapitre où est déclinée, sur douze pages, la liste des légionnaires du premier régiment étranger tombé au front pour la France. ●

MURIEL STEINMETZ



culturematch/livres

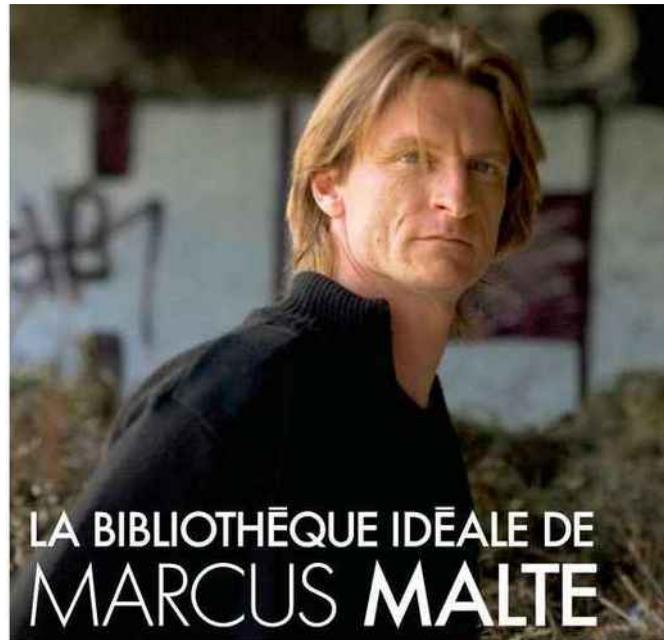


MARCUS MALTE

Un souffle hugolien

France, 1908. Elevé par une mère à demi sauvage dans une cabane isolée, un garçon mutique se résigne à côtoyer le monde des hommes lorsqu'il se retrouve brutalement orphelin... Marcus Malte manie la plume avec tant de brio qu'on subodorait qu'il quitterait bientôt le cadre trop étroit du polar. Mission accomplie avec ce roman d'apprentissage, une odyssée qui décline tous les genres, tous les styles : romantisme débridé, poésie lyrique, érotisme déchaîné, pamphlet cinglant... Gonflé et foisonnant, c'est le grand roman du XIX^e siècle de la rentrée ! F.L.

« Le garçon », éd. Zulma, 544 pages, 23,50 euros.



PAR PASCALE FREY

Les femmes lui portent chance. En 2008, Marcus Malte remportait le Grand Prix des Lectrices de ELLE pour son polar « Garden of Love ». Et voici que les dames du Femina ont couronné son roman « Le Garçon ». L'occasion de lui demander quel livre...

... **l'a le plus marqué** : « Si je n'ai droit qu'à un seul titre, je dirais "Méridien de sang", de Cormac McCarthy. Il m'a marqué au fer rouge. J'ai un goût prononcé pour les westerns. Celui-ci est le plus noir, le plus sauvage, le plus lyrique, le plus fou, le plus fulgurant que je connaisse. »

... **lui a donné le goût de la littérature** : « J'avais une vingtaine d'années quand j'ai découvert Giono, je ne m'en suis toujours pas remis. Son œuvre va du très bon au sublime, notamment la mort de Bobi, foudroyé sur le haut plateau dans "Que ma joie demeure". »

... **l'a fait rire** : « Rares sont les livres qui parviennent à me faire rire. "Belle du Seigneur", d'Albert Cohen, est de ceux-là. Ironique, drôle, burlesque, ça frise parfois la farce, notamment avec les personnages des Valeureux ou celui de Mariette. L'humour et l'intelligence réunis. »

... **l'a fait pleurer** : « "Belle du Seigneur" toujours ! Mais aussi Jack London quand j'étais tout jeune avec "L'Appel de la forêt" et son pendant "Croc-Blanc". L'aventure, le souffle, l'amour et l'amitié, la vie et la mort : tout y est. »

... **il a le plus offert** : « Je n'offre pas de livres en masse : à chacun son roman particulier, celui qui, à mon sens, aura le plus de chance de correspondre. Mais si je devais distribuer à la ronde, ce serait sans doute "L'Amour aux temps du choléra", de García Márquez. C'est juste somptueux. »

... **lui a donné envie d'écrire** : « J'ai eu très tôt envie d'écrire. Ça s'est accentué à l'adolescence, quand m'ont été dévoilés les charmes de la poésie : Baudelaire, Verlaine, "Les Fleurs du mal", les "Poèmes saturniens"... Ainsi donc, il était possible de faire aussi de la musique avec les mots ? »

... **il aurait aimé écrire** : « Tous ceux précédemment cités. Et puis "Ada ou l'Ardeur", de Nabokov, que j'ai découvert tard. Magistral, vraiment. Et quelle putain de langue ! » ■

« LE GARÇON », de Marcus Malte (Zulma, 544 p.).





CULTURE livres

La folle fresque de Marcus Malte

Au début du XX^e siècle, un jeune homme muet est jeté dans le bruit et la fureur du monde. Et c'est fabuleux !

roman

Ça commence comme une histoire improbable, à l'image du héros de ce roman, le garçon, qui n'a pas de nom. Il arrive de nulle part, n'a jamais parlé à quelqu'un, sauf à sa mère. Il ne connaît rien du monde et se lance à sa découverte après qu'elle est décédée. C'est un enfant sauvage, dans un Sud sauvage, au début des années 1900. Quand le garçon s'approche des hommes, il est d'abord rejeté, bien entendu. Mais il persiste, et l'on suit sa trajectoire, son initiation à la société tandis qu'il grandit.

L'ÉCOLE DU POLAR

Marcus Malte a le don d'empoigner le lecteur dès les premières pages par la grâce d'une écriture profondément incarnée. Il vient du polar, qui est une excellente école

romanesque. Les péripéties et les surprises se succèdent. Le garçon va se retrouver dans la roulotte de Brabek, un lutteur de foire baptisé « l'ogre des Carpates », avec lequel il va parcourir tout le Midi de la France. Et puis il rencontre la sublimesse Emma, « elle qui porte ce prénom d'amour déchu ». Leurs cœurs et tout leur être s'embrasent, leurs ébats sont d'un érotisme jouissif, c'est de la folie.

DU RIRE AUX LARMES

Marcus Malte ne craint pas d'en rajouter. Tout est excessif et si vrai, dans ce gros roman magique. Jusqu'à la guerre de 14 et ses souffrances, qui vont séparer les deux amants et emporter le garçon comme hors de lui-même. Emma lui écrit des lettres qui sont des trésors d'amour, alors qu'il ne

sait toujours pas lire. Les horreurs de la Der des ders sont « une gangrène de l'âme ». La langue est drue, les images d'une invention et d'une force fulgurantes. On passe du rire aux larmes dans ce magistral récit d'une découverte de l'épreuve du monde.

Marcus Malte avait déjà été remarqué pour *la Part des chiens* et *Garden of Love*. L'émotion a dû être la même lorsqu'en son temps on a découvert Giono. Le roman s'achève sur cette phrase : « Il passe les trois derniers jours de sa vie à regarder tournoyer les condors. » Grandiose.  YVES VIOLLIER



RAPHAËL GAILLARDIE / GRANATA

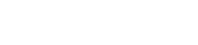


À LIRE 

Le Garçon,
de Marcus Malte,
Zulma, 23,50 €.

ROMANS

CLASSEMENT	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR/PRIX	CLASSEMENT	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR/PRIX
01 15 ^e sem.	01 Chanson douce	Leïla Slimani	Gallimard 18 €	38 2 ^e sem.	▲ 26 La chimiste	Stephenie Meyer	Lattès 22 €
02 15 ^e sem.	02 Petit pays	Gaël Faye	Grasset 18 €	21 6 ^e sem.	▼ 27 Le garçon	Marcus Malte	Zulma 23,5 €
10 9 ^e sem.	▲ 03 Le premier miracle	Gilles Legardinier	Flammarion 19,9 €	24 3 ^e sem.	▼ 28 L'homme-dé	Luke Rhinehart	Ed. de l'Olivier 14,9 €
03 35 ^e sem.	▼ 04 Ta deuxième vie commence quand tu comprends que tu n'en as qu'une	Raphaëlle Giordano	Eyrolles 14,9 €	33 8 ^e sem.	▲ 29 Sphinx	Christian Jacq	XO 21,9 €
05 10 ^e sem.	05 Demain les chats	Bernard Werber	Albin Michel 20,9 €	32 47 ^e sem.	▲ 30 En attendant Bojangles	Olivier Bourdeaut	Finitude 15,5 €
09 10 ^e sem.	▲ 06 Intimidation	Harlan Coben	Belfond 21,5 €	41 10 ^e sem.	▲ 31 Le cri	Nicolas Beuglet	XO 19,9 €
04 3 ^e sem.	▼ 07 Autre-monde, vol. 7 : Genèse	Maxime Chattam	Albin Michel 22,5 €	32 Le diable est dans les détails	Leïla Slimani	Ed. de l'Aube 9,9 €	
06 9 ^e sem.	▼ 08 Et tu trouveras le trésor qui dort en toi	Laurent Gounelle	Kero 20,9 €	NOUVEAU			
07 16 ^e sem.	▼ 09 Le dernier des nôtres : une histoire d'amour interdite...	Adélaïde de Clermont-Tonnerre	Grasset 22 €	30 16 ^e sem.	▼ 33 Ecoutez nos défaites	Laurent Gaudé	Actes Sud 20 €
08 3 ^e sem.	▼ 10 Le piège de la belle au bois dormant	Mary Higgins Clark, Alafair Burke	Albin Michel 20 €	35 3 ^e sem.	▲ 34 Bridget Jones baby : le journal	Helen Fielding	Albin Michel 19,9 €
13 3 ^e sem.	▲ 11 L'espionne	Paulo Coelho	Flammarion 17,9 €	36 16 ^e sem.	▲ 35 L'archipel d'une autre vie	Andreï Makine	Seuil 18 €
12 10 ^e sem.	12 Dans la paix des saisons	Christian Signol	Albin Michel 19,9 €	26 5 ^e sem.	▼ 36 Landon : nothing less, vol. 2 : Between	Anna Todd	Hugo Roman 17 €
18 37 ^e sem.	▲ 13 La fille de Brooklyn	Guillaume Musso	XO 21,9 €	37 5 ^e sem.	37 Les vies de papier	Rabih Alameddine	Les Escales 20,9 €
11 14 ^e sem.	▼ 14 Babylone	Yasmina Reza	Flammarion 20 €	47 9 ^e sem.	▲ 38 Journal d'un homme heureux	Philippe Delerm	Seuil 18 €
19 8 ^e sem.	▲ 15 Le bazar des mauvais rêves	Stephen King	Albin Michel 23,9 €	28 5 ^e sem.	▼ 39 Agatha Raisin enquête, Pas de pot pour la jardinière	M.C. Beaton	Albin Michel 14 €
15 11 ^e sem.	▼ 16 La vengeance des mères	Jim Fergus	Cherche Midi 22 €	43 5 ^e sem.	▲ 40 La quatorzième colonie	Steve Berry	Cherche Midi 22 €
14 10 ^e sem.	▼ 17 Comme une respiration...	Jean Teulé	Julliard 17,5 €	31 13 ^e sem.	▼ 41 Désorientale	Négar Djavadi	Liana Levi 22 €
17 12 ^e sem.	▼ 18 Repose-toi sur moi	Serge Joncour	Flammarion 21 €	34 8 ^e sem.	▼ 42 Monsieur le curé fait sa crise	Jean Mercier	Quasar 12 €
16 14 ^e sem.	▼ 19 Ma part de Gaulois : récit	Magyd Cherfi	Actes Sud 19,8 €	39 14 ^e sem.	▲ 43 Continuer	Laurent Mauvignier	Minuit 17 €
20 14 ^e sem.	20 L'homme qui voyait à travers les visages	Eric-Emmanuel Schmitt	Albin Michel 22 €	42 9 ^e sem.	▼ 44 Numéro 11 : quelques contes sur la folie des temps	Jonathan Coe	Gallimard 23 €
23 12 ^e sem.	▲ 21 Face à la mer	Françoise Bourdin	Belfond 21,5 €	46 6 ^e sem.	▲ 45 Le cinquième évangile	Ian Caldwell	Actes Sud 23,8 €
25 16 ^e sem.	▲ 22 Riquet à la houppe	Amélie Nothomb	Albin Michel 16,9 €	46 15 ^e sem.	46 Agatha Raisin enquête, vol. 1 : La quiche fatale	M.C. Beaton	Albin Michel 14 €
29 31 ^e sem.	▲ 23 Le temps est assassin	Michel Bussi	Presses de la Cité 21,5 €	40 5 ^e sem.	▼ 47 Agatha Raisin enquête, Randonnée mortelle	M.C. Beaton	Albin Michel 14 €
27 16 ^e sem.	▲ 24 Dieu n'habite pas La Havane	Yasmina Khadra	Julliard 19,5 €	48 15 ^e sem.	48 Les bottes suédoises	Henning Mankell	Seuil 21 €
22 11 ^e sem.	▼ 25 Une avalanche de conséquences	Elizabeth George	Presses de la Cité 23,5 €	46 11 ^e sem.	▼ 49 Guerilla : le jour où tout s'embrasa	Laurent Obertone	Ring 19,95 €
				45 9 ^e sem.	▼ 50 La Cheffe, roman d'une cuisinière	Marie Ndiaye	Gallimard 17,9 €

Rang	Ean 13	Titre	Auteur	Edit	Préc	Nb / s	
1	9782070196678	Chanson douce	Leïla Slimani	Gallimard	1	12	
2	9782075074209	Harry Potter et l'enfant maudit. Parties I et II	J.K. Rowling, John Tiffany et Jack Thorne	Gallimard Jeunesse	2	6	
3	9782246857334	Petit pays	Gaël Faye	Grasset	4	13	
4	9782226393074	Autre-Monde (t.VII). Genèse	Maxime Chattam	Albin Michel	-	Entrée	
5	9782266271264	13 à table ! 2017	Collectif	Pocket	3	3	
6	9782246861898	Le Dernier des nôtres	Adélaïde de Clermont-Tonnerre	Grasset	6	10	
7	9782081375994	Babylone	Yasmina Reza	Flammarion	5	7	
8	9782212561166	Ta deuxième vie commence quand tu comprends que tu n'en as qu'une	Raphaëlle Giordano	Eyrolles	12	45	
9	9782366581713	Et tu trouveras le trésor qui dort en toi	Laurent Gounelle	Kero	8	7	
10	9782226392053	Demain les chats	Bernard Werber	Albin Michel	11	8	
11	9782330066529	Ma part de Gaulois	Magyd Cherfi	Actes Sud	10	5	
12	9782266265225	D.I.M.I.L.Y (t. III)	Estelle Maskame	Pocket Jeunesse	9	3	
13	9782260029212	Comme une respiration...	Jean Teulé	Julliard	7	6	
14	9782714458063	Intimidation	Harlan Coben	Belfond	16	8	
15	9782081306639	Repose-toi sur moi	Serge Joncour	Flammarion	13	2	
16	9782843047602	Le Garçon	Marcus Malte	Zulma	17	4	
17	9782226392213	Le Piège de la Belle au bois dormant	Mary Higgins Clark et Alafair Burke	Albin Michel	-	Entrée	
18	9782246861799	Les Larmes	Pascal Quignard	Grasset	-	Entrée	
19	9782749143293	La Vengeance des mères	Jim Fergus	Cherche Midi	15	8	
20	9782330066499	Ecoutez nos défaites	Laurent Gaudé	Actes Sud	20	14	
21	9782081383784	Le Premier Miracle	Gilles Legardinier	Flammarion	18	6	
22	9782843378362	Carnet de routes	Marie Lopez	Anne Carrière	14	3	
23	9782707329837	Continuer	Laurent Mauvignier	Minuit	-	11	
24	9782021329179	L'Archipel d'une autre vie	Andreï Makine	Seuil	19	14	
25	9782363390639	En attendant Bojangles	Olivier Bourdeaut	Finitude	-	38	
26	9782226328830	L'homme qui voyait à travers les visages	Eric-Emmanuel Schmitt	Albin Michel	-	9	
27	9782226392060	Dans la paix des saisons	Christian Signol	Albin Michel	-	Entrée	
28	9782867468346	Désorientale	Négar Djavadi	Liana Levi	-	8	
29	9782070116232	La Cheffe, roman d'une cuisinière	Marie NDiaye	Gallimard	-	5	
30	9782365692069	Les Vies de papier	Rabih Alameddine	Les Escales	-	Entrée	



Castries Lecture musicale à la médiathèque

La médiathèque métropolitaine Françoise-Giroud organise une lecture musicale de Marcus Malte, autour de son livre *Le garçon*, Prix Fémina 2016. Marcus Malte n'a jamais cessé d'écrire des histoires, des romans policiers, des romans noirs, ainsi que des ouvrages de littérature de jeunesse.

Après avoir adapté son roman *Les Harmoniques* (éditions Gallimard, 2011) en concert littéraire, Marcus Malte revient pour une magnifique lecture musicale tirée de son roman *Le garçon* (éditions Zulma, 2016). L'histoire d'un jeune homme dont on va suivre le parcours



■ Marcus Malte, l'auteur, lit, chante et joue.

initiatique dans un monde en plein bouleversement, celui de la première moitié du XX^e siècle. Un personnage inoubliable, une épopée bouleversante...

Aujourd'hui, Marcus Malte prête sa voix à ce "garçon" qui n'en a pas. « *Il n'a pas de nom. Il ne parle pas. Le garçon est un être quasi sauvage, né*

dans une contrée aride du sud de la France. Du monde, il ne connaît que sa mère et les alentours de leur cabane. Nous sommes en 1908 quand il se met en chemin, d'instinct. Alors commence la rencontre avec les hommes et de ce que l'on nomme la civilisation. ». Mona Ozouf, présidente du jury du Prix Fémina, souligne : « *Ce roman est une météorite tombée dans les plates-bandes du monde littéraire.* »

☐ Lecture musicale, ce jeudi 29 novembre, à 18 h 30.
Contact : 04 67 10 43 80.

► Correspondant Midi Libre : 06 10 37 14 44



niort

festival

Ce que l'on sait déjà de Regards noirs 2019

Le festival niortais du polar a commencé à lever le voile sur son édition 2019, prévue du 31 janvier au 2 février. Vade-mecum en forme de guide pratique.

> Du 31 janvier au 2 février.

La cinquième édition de Regards noirs se tiendra du jeudi 31 janvier au samedi 2 février. Au-delà des rendez-vous à l'extérieur de la ville et sur les lieux de diffusion du livre, cette édition réunira les auteurs à l'hôtel de ville sur des espaces de dédicaces et de débats. Parmi les nouveautés, un grand jeu participatif polar « En quête d'indices » co-écrit par l'auteur Sébastien Gendron, avec des scolaires, sera interprété par des comédiens amateurs.

Nicolas Mathieu, le Goncourt 2018 annoncé à Niort

> **Le Goncourt 2018 parmi les auteurs.** Une vingtaine d'auteurs (polar, BD, jeunesse) sont annoncés. Parmi eux, Nicolas Mathieu (NR du 21 novembre), dernier Prix Goncourt avec « Leurs enfants après eux » (Actes sud). Déjà invité en 2014 et auréolé depuis du Prix Femina 2016 avec « Le Garçon » (*Zulma*), Marcus Malte reviendra à Niort et sera d'ailleurs au centre d'une lecture musicale. Prime à la



L'auteur Sébastien Goethals est venu à Niort officialiser le prix 2019 : « Serena » d'Anne-Caroline Pandolfo et Terkel Risbjerg.

jeunesse, lors de cette édition, Timothée de Fombelle (auteur du fameux « Tobie Lolness ») participera à une lecture dessinée avec Christian Caillaux, sachant que les deux auteurs ont collaboré sur « Gramercy Park » (Gallimard, avril 2018). Annoncés également : Bruce Bégout, Christian Caillaux,

Jérôme Camut, Sonia Delzongle, Caryl Férey, David François, Sébastien Gendron, Sophie Hénaff, Nathalie Hug et Guillaume Ramezi.

> **Humour noir.** Pour le festival, la scène nationale du Moulin du Roc proposera le spectacle « On ne dormira jamais », de Bruce Bégout (auteur in-

vité), par le collectif Crypsum, le 1^{er} février 2019 à 20 h 30 (réservations, tél. 05.49.77.32.32).

> **Prix Clouzot 2019.** Lors de la dernière édition, la Ville à l'organisation de Regards noirs, a lancé le Prix Clouzot, récompensant une adaptation en bande dessinée d'un roman noir ou policier. Le premier lauréat avait été Sébastien Goethals pour « Le Temps des sauvages », cette année. L'auteur poitevin qui connaît un succès retentissant avec « Le Voyage de Marcel Grob » était à Niort dernièrement pour dévoiler le nouveau Prix Clouzot 2019. Le jury, composé de sept personnes et présidé par le prix sortant, a décerné la récompense à Anne-Caroline Pandolfo (scénariste) et Terkel Risbjerg (illustrateur) pour « Serena », adaptation parue en mars dernier chez Sarbacane du roman éponyme de l'auteur américain Ron Rash. Comme le veut la désormais coutume, Anne-Caroline Pandolfo présidera donc le jury du Prix Clouzot 2020.

Sébastien Acker

(*) Il s'agit de la 5^e édition sous la nouvelle formule, mais ce sera la dixième au total puisque le premier festival du polar à Niort remonte à 2010.



POLAR

Marcus MALTE sera toujours un PIANISTE de JAZZ

MARCUS MALTE ne fait pas mystère de sa filiation avec le "hard-boiled" américain, assumé jusque dans son pseudo. Mais, il a, depuis quelques années, considérablement élargi sa palette littéraire.





PORTRAIT NOIRCEUR DÉCALÉE, ART DU RÉCIT BREF ET TEMPO AMÉRICAIN, CE SUDISTE, QUI FUIT LE SOLEIL ET RÉSOUT SES INTRIGUES À COUPS DE POING, A ÉTÉ ADOUBÉ PAR LES JURÉS DU PRIX FEMINA 2016 POUR "LE GARÇON".

PAR GUY KONOPNICKI

Pianiste et cinéphile, Marcus Malte a commencé par placer au premier plan un personnage qui ponctue des dizaines de polars, immobile devant son instrument. Sans doute a-t-il vu, revu sans cesse, la plus pure des scènes de film noir, la fin du *Samourai*, de Jean-Pierre Melville, le visage d'Alain Delon pointant son arme sur la sublime pianiste avec les balles des flics, en guise de percussions d'une ligne mélodique. La première série de Marcus Malte, *Mister*, avait pour héros un pianiste de jazz, associé à un autre second rôle récurrent des films noirs, le chauffeur de taxi insomniaque. Deux romans noirs, l'action du premier, *le Doigt d'Horace*, située à Paris dans une boîte de jazz, comme dans le film de Melville, celle du second dans un casino, celui d'Evian, dans le monde du jeu, autre classique du noir. Un titre en forme de calembour par anagramme, *le Lac des singes*, la musique, toujours la musique.

Ligne mélodique

Les deux premiers romans du pianiste détective n'étaient que des préludes. Des

variations sur les standards du polar, personnages et lieux du crime. Sauf que le pianiste n'est plus une cible, comme dans le roman de David Goodis adapté par François Truffaut, ni un appât, comme dans *le Samourai*. Jusque-là, les auteurs avaient décliné le détective dans tous les styles, le privé un brin cynique, le flic désabusé, le juge, le journaliste, le témoin sauvant sa peau ou l'innocent accusé cherchant le vrai coupable. Le musicien s'infiltrant dans l'orchestre du casino pour démasquer un assassin, déchiffrant une énigme comme une partition, n'appartenait qu'à Marcus Malte. Pourtant, l'auteur l'abandonne au second opus.

Mister reviendra, plus tard, dans *les Harmoniques*, pour un roman flamboyant, qui lui valut le prix Mystère de la critique. Qu'on ne s'y trompe pas : en dépit de l'intitulé de ce prix mérité, Marcus Malte ne résout pas les mystères par de savantes déductions, mais à coups de poing, dans l'action, quitte à passer du piano à la grosse caisse. La référence, littéraire cette fois, se trouve dans son nom de plume, dans le titre de son opus de la série *le Poulpe* dirigée par Jean-Bernard Pouy : *le Vrai Con maltais*. En prenant le nom de Malte, Marc Martiniani ne se référerait pas à ses propres attaches sur la Méditerranée, en rade de Toulon, mais bien à Dashiell Hammett.

Ce Méditerranéen se fout du soleil et de la lumière, préférant les sous-sols et les virées nocturnes dans les jungles d'asphalte. Les voyous de son pays natal ne semblent guère le passionner. Naître à La Seyne-sur-Mer n'oblige nullement à jouer avec le folklore policier de Toulon ou à se placer dans le sillage de Simenon, qui acheva son œuvre sur l'île de Porquerolles. Les romans de Marcus Malte remontent vers le nord, à Paris, dans les Alpes ou la vallée de la Saône, quand ils ne franchissent pas l'océan, pour retrouver le décor urbain du polar américain. La filiation, assumée jusque dans le pseudo, renvoie au *hard-boiled* des Etats-Unis. D'autres s'y sont essayés, la référence hante la Série Noire. Mais, avant de passer à la littérature,



Marcus Malte s'était imprégné du tempo américain, il abordait le roman les doigts noircis de jazz.

Avec une noirceur décalée et souvent ironique, un art du récit bref et son rythme de jazzman, Marcus Malte aurait pu se contenter d'être un auteur de polars reconnu, collectionnant les prix et les reconnaissances du genre. Mais il n'a guère le goût de l'enfermement, sauf pour le personnage de Charles B. dans *Mon frère est parti ce matin...* Côté polar, Marcus Malte avait battu un record avec *Garden Of Love*, la liste des prix attribués à ce roman relevant de l'inventaire à la Prévert, si ce n'est de la généalogie littéraire, avec le prix Paul Féval, le prix Michel Lebrun, le prix Sang d'encre, le Prix des lecteurs Quais du Polar et le Prix des lectrices de *Elle*. A quoi il convient d'ajouter quelques récompenses de salons régionaux, un prix Soleil noir et un Prix des lecteurs de Villeneuve-lès-Avignon. Tant de distinctions pour un même roman finissent par lasser. D'autant qu'elles ne doivent pas grand-chose aux habituelles pressions des grandes maisons d'édition, Marcus Malte publie chez *Zulma*, Gallimard se contentant des rééditions en collection Folio. *Garden Of*

Ses romans noirs, ancrés dans l'histoire contemporaine, claquent comme autant de balles tirées sur les prétentions d'une littérature vide et narcissique.

Love et *les Harmoniques* étaient déjà des romans de transition. Au-delà des intrigues, clairement policières, violentes mais désormais classiques, ces romans noirs, ancrés dans l'histoire contemporaine, claquaient comme autant de balles tirées sur les prétentions d'une littérature vide et narcissique, centuplée chaque automne à la saison des prix. Les genres ne sont que des conventions d'écriture. Borges, qui n'aimait guère la lit-

térature dite policière, en avait donné une définition : dès lors que la formule « roman policier » figure sur la couverture d'un livre, le lecteur soupçonne quelque chose dès la première phrase. Il attend un crime. Il n'est pas impossible qu'il suffise désormais de placer le nom d'un auteur de polar pour mettre le lecteur dans les mêmes dispositions. Quand paraît *le Garçon* sous la signature de Marcus Malte, on attend le crime, on imagine que ce garçon va plonger dans un univers sulfureux. D'autant que l'auteur, contrairement à tant d'autres, conserve son pseudonyme du second rayon, alors qu'il pouvait revenir à son identité d'état civil.

Quête du Graal

Pour Marcus Malte, il n'y a pas deux sortes d'écriture, simplement une manière différente d'organiser l'espace imaginaire. Ce musicien est donc passé du concerto à la symphonie et, après s'être affirmé en maître de la nouvelle et du polar court et rythmé, il ose un roman de plus de 500 pages. *Le Garçon* n'est jamais que l'histoire du monde vue par un étrange personnage, un enfant sauvage, innocent et mutique, surgissant à l'aube du XX^e siècle, quand se prépare la première des grandes catastrophes. Malte propulse son héros dans la quête d'un Graal qui n'est rien d'autre que l'existence. Le jury du Femina n'en revenait pas ! « *Un aérolithe tombé sur nos plates-bandes littéraires* », s'écria la présidente, Mona Ozouf. En effet. Les romans conçus pour les prix sont à la littérature ce que les rangées d'hortensias des jardins petits-bourgeois sont aux floraisons sauvages d'Amazonie. L'aérolithe venu ravager les enclos littéraires venait d'un monde foisonnant, celui de l'imaginaire du noir. Comme le jazz venu bouleverser la musique réputée savante. Un enfant silencieux révélant le vacarme du monde, il fallait un musicien pour l'imaginer, et seul un baroudeur du polar pouvait faire entendre la violence d'une guerre, dont on célébrait le centenaire en alignant des soldats de plomb. *Le Garçon*, prix Femina 2016, prolonge une œuvre littéraire née dans les conventions du polar. Marcus Malte n'a pas fini de piétiner les plates-bandes de la littérature rangée. ■

